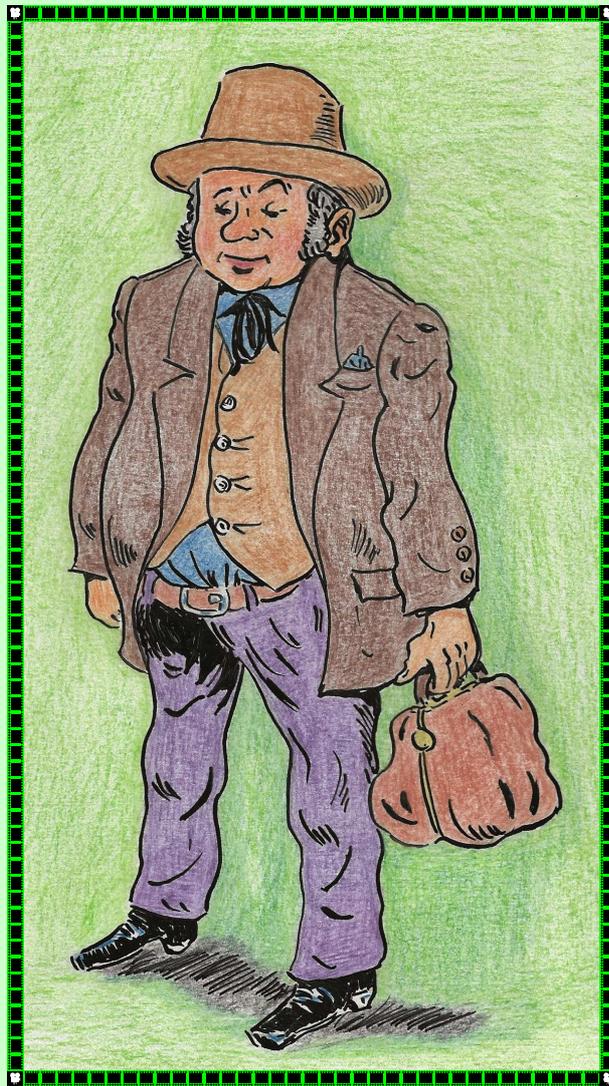


# **AVERELL ARNESS**

## **NOTAIRE A BOSTON**

**NOUVELLES**



**I - LE CHASSEUR**

**Texte et illustrations de Emile Péna**

## 1- LE CHASSEUR

Avec un grincement à peine supportable, la locomotive se mit en marche, tirant péniblement les six wagons fraîchement repeints de la New Central Railways Company. Dans un nuage de vapeur et de poussière, le train prit de la vitesse et s'éloigna du quai branlant de la petite gare.

Finley Stanton allait de nouveau sombrer dans sa somnolence lorsqu'un petit homme rondouillard, vêtu en citadin et encombré d'un énorme sac de voyage, fit irruption dans le compartiment. Il soufflait comme un phoque et des gouttes de sueur sillonnaient ses bajoues et son cou épais. Il s'affala sur la banquette, ôta son chapeau et épongea son front ruisselant.

- Quelle chaleur, mon Dieu, quelle chaleur !..

Stanton ouvrit tout à fait les yeux et salua le nouvel arrivant d'un signe de tête. Celui-ci se présenta :

- Arness, Averell Arness, notaire à Boston. Est-ce qu'il fait toujours aussi chaud dans ce pays ?

- Ici, sur le plateau, le soleil brûle tout. Il fera plus frais quand nous serons dans la vallée.

- Est-ce encore loin ?



Une trentaine de miles. Il y en a pour une bonne heure.

- Ah !

Le notaire desserra sa cravate et dégrafa son col dur. Il répéta plusieurs fois : « quelle chaleur ! » puis se tut, visiblement épuisé. Amusé, Stanton l'observait entre ses paupières mi-closes. Au bout d'un moment, ayant sans doute récupéré, le petit homme reprit :

- Y a-t-il un bon hôtel à Farleytown ?

- Il n'y en a qu'un mais il a très bonne réputation. C'est le Blue Stone, dans la rue principale. La cuisine y est excellente.

- Ah ! Parfait, parfait...

- Vous allez voir le Grand Julius ?

Les yeux d'Arness s'arrondirent.

- Le Grand Julius ? Qui est-ce ?

Ce fut au tour de Stanton de s'étonner.

- Vous allez à Farleytown et vous ne connaissez pas le Grand Julius ?

- J'avoue que non. Mais Farleytown n'est pas le but de mon voyage. Je vais régler une affaire d'héritage à Fort Worth. Mais je suis éreinté et je n'irai pas plus loin que l'alléchante auberge du Blue Stone. Qui est donc ce Grand Julius ?

- Le visage buriné de Stanton se fendit d'un sourire.

- Le Grand Julius c'est Julius Farley en personne, le maître du pays. Toute la vallée lui appartient. C'est un homme riche et influent.

- Il me semble effectivement avoir entendu parler d'un Farley, un politicien.

- C'est son frère.

- Ah ! Et c'est de lui que Farleytown tire son nom ?

- C'est lui qui l'a créée. Il n'y avait rien dans la vallée avant qu'il ne s'y installe, hormis les traces d'un ancien camp indien et les ruines d'une mission espagnole. Lui et ses hommes ont défriché toute la région. Ses propriétés sont immenses, elles s'étendent sur un rayon de vingt miles autour de la ville.

Le notaire hocha la tête avec une mimique d'appréciation. Son métier l'avait doté de la faculté d'évaluer rapidement hommes et biens.

- Il doit effectivement être très riche.

- Oh, ce n'est pas tout, renchérit Stanton. Tout Farleytown lui appartient ou presque : saloon, salle de jeux, magasins généraux, banque, assurances... ainsi, d'ailleurs, que le Blue Stone. Tout ce qui est important est à lui, il ne concède aux autres que les broutilles.

- Je comprends qu'on l'appelle le Grand Julius.

Stanton eut un autre de ses rares et fugitifs sourires.

- Ne croyez pas que ce soit un tyran. Farley est craint mais respecté et admiré. Oh, bien sûr, il y a bien quelques envieux, on ne bâtit pas un empire sans éveiller des jalousies, sans se créer quelques ennemis. Mais en général il est apprécié. Il s'est toujours montré juste et il a horreur des combines, de la corruption... Je pense que ce sont les meilleurs atouts pour une réussite durable.

Arness hocha de nouveau la tête, sans approuver ni démentir cette dernière af-

firmation.

- Il n'a jamais songé à se lancer dans la politique, comme son frère ?

- Farley préfère la puissance à la gloire. Le maire et le shérif du comté prennent leurs consignes dans son bureau. Plusieurs sénateurs et le gouverneur de l'Etat sont régulièrement ses invités et l'on prétend que son frère n'est qu'un pantin à ses ordres...

Le train siffla en abordant une longue courbe.

- Nous allons commencer à descendre dans la vallée, remarque Stanton, bientôt nous traverserons les terres du Grand Julius.

Finley Stanton fit quelques emplettes, passa rapidement au bureau de poste et emprunta la Ford T qui faisait régulièrement la navette entre Golden Trees et Farleytown. Pendant une demi-heure la voiture cahota tout au long de la piste qui serpentait entre les vergers. Enfin la grande maison apparut, blottie dans la verdure, au fond d'un parc magnifiquement fleuri. Stanton arrêta le véhicule dans un crissement de pneus et se dirigea vers le bureau du patron.

Julius Farley s'y trouvait, comme d'habitude. Il aimait cette grande pièce claire non seulement parce qu'il était un travailleur infatigable, mais parce qu'il pouvait à tout moment s'isoler dans cet endroit calme et s'y concentrer. Elle reflétait son goût d'un luxe sobre, peu tapageur. Comme chaque fois qu'il y venait, Stanton fut surpris de la fraîcheur qui y régnait.

- Bonjour, Monsieur Farley.

- Bonjour, Stanton. Bonnes nouvelles ?

- Les agrumes se sont bien vendus mais les jus de fruits ne partent pas très vite. J'ai vu Wilcox aux entrepôts frigorifiques; nous risquons d'avoir des problèmes de stockage...

- Le moment est donc venu d'agrandir et de rénover ces entrepôts. J'ai fait des réserves, ces deux dernières années, dans ce but.

Stanton se dandina d'un pied sur l'autre, hésita quelques secondes puis lâcha :

- Ne... ne croyez-vous pas, Monsieur, qu'il serait préférable de réduire la production de jus ? Les fruits se vendent bien et...

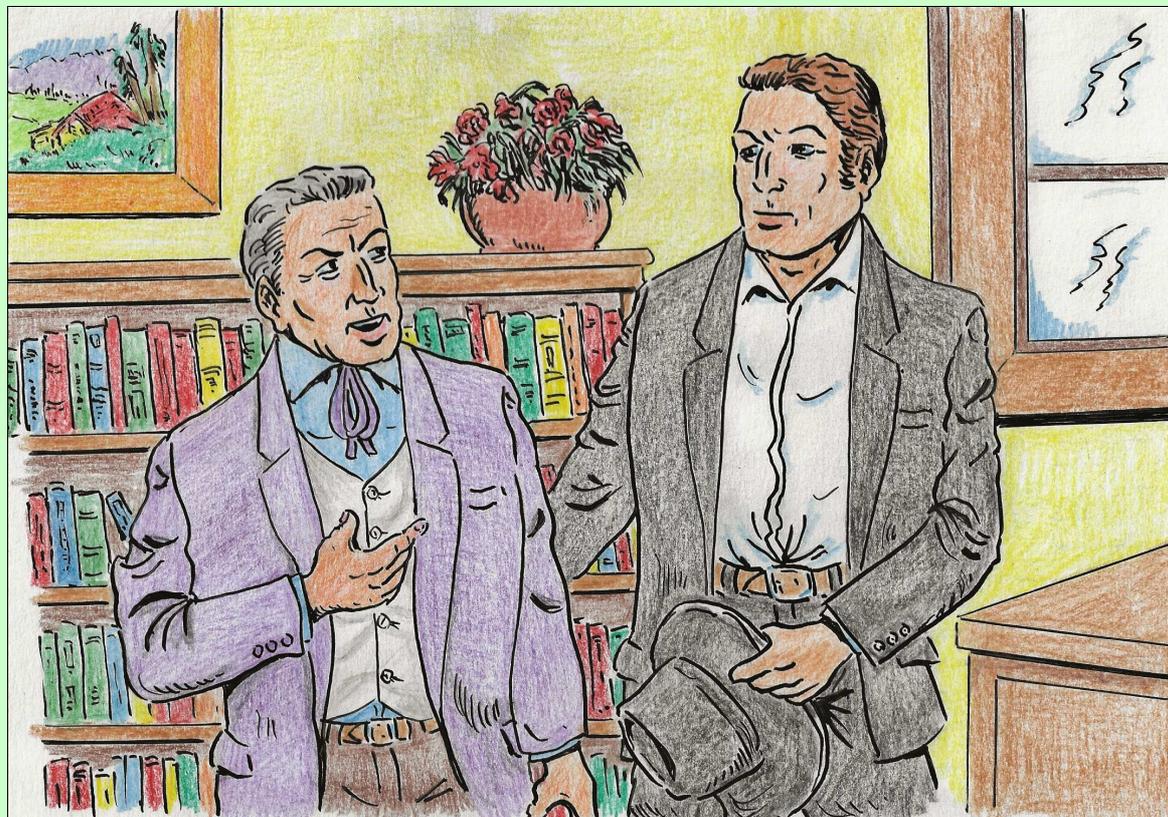
Le regard bleu de Farley lança un éclair. C'était un homme grand et bien charpenté. Il approchait de la soixantaine et conservait toute sa vigueur. Sous sa chevelure blanche, son visage, tanné par le soleil, creusé par d'innombrables rides, attestait une volonté et une autorité peu communes. Il n'admettait pas la contestation mais faisait grand cas de l'avis de ses collaborateurs avec lesquels il ne dédaignait pas argumenter. Cependant Stanton avait abordé un sujet qui lui tenait à cœur et pour lequel il s'enflammait rapidement, sachant que personne d'autre que lui n'y croyait.

- Les gens n'y sont pas encore habitués, Stanton. Mais dans l'avenir, le jus de fruit, tout préparé, les gens ne voudront plus que ça.

- En attendant, les ventes stagnent et nous avons des pertes...

- Je sais, Stanton, je sais... Mais il faut savoir souffrir pour gagner ! Quand cela

démarrera, nous serons les mieux placés : équipements, réseau de distribution, stocks. Nous ferons un malheur ! Alors que les autres balbutieront dans ce domaine, forts de notre expérience, nous raflerons le marché ! Vous verrez, Stanton, vous verrez... nous ferons un malheur !



Comme toujours, le Grand Julius était convainquant. Un quart d'heure plus tard, Stanton le quitta, rasséréiné. Après tout, c'était Farley, le patron, c'était à lui de prendre les risques; il lui avait fait son rapport et montré les dangers de sa ligne de conduite : il n'avait rien à se reprocher.

Comme la Ford T descendait lentement la grande allée, un élégant buggy le croisa. Stanton souleva son chapeau et, d'un geste large, salua Jennifer Farley-Brooks, froufroulante sous son ombrelle fleurie.

Des cris, une galopade annoncèrent à Julius Farley l'arrivée de ses petits-enfants. Comme chaque jeudi, leur mère allait rendre visite à l'une ou l'autre de ses amies et les lui laissait pendant une heure ou deux. C'était pour lui un moment d'intense bonheur; l'être endurci, l'homme d'action, le maître du pays cédait devant le moindre caprice de l'un des bambins.

Il s'accroupit pour recevoir Peter et David qui venaient de faire irruption dans le bureau et couraient se jeter dans ses bras. Il les enleva en riant tandis qu'ils le couvraient de baisers sonores et commençaient à l'étourdir de questions.

- Peter ! David ! N'embêtez pas votre grand-père !

Jennifer venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte, auréolée de soleil, plus belle que jamais à l'approche de la trentaine.

- Bonjour, Père, comment allez-vous ?

- Bien, bien, ma chérie. Tu vas chez Paméla ?  
- Oui, je serai vite de retour.  
- Ne te presse pas. Nous avons beaucoup de choses à nous raconter, pas vrai, les enfants ? Venez, allons dans le salon, Peggy vous servira un bon goûter.  
Pendant que Jennifer retournait vers son buggy, ils passèrent dans l'immense pièce qui, parfois, accueillait jusqu'à trente convives. Les meubles lourds, de style espagnol, luisaient faiblement. Des peaux au pelage épais servaient de tapis. Julius s'installa dans un profond fauteuil de cuir, les enfants à ses pieds. Derrière lui, un râtelier cadenassé abritait deux fusils et une carabine. Tout autour de ce véritable arsenal, plusieurs têtes d'animaux naturalisées confirmaient sa réputation de fin tireur.  
- Grand-Père, raconte-nous une histoire, implora David.  
- Oui, surenchérit son frère aîné, une histoire de chasse !  
- D'accord, de laquelle de ces bêtes voulez-vous connaître la fin ?  
- Le sanglier !  
- Oui, le sanglier, le sanglier !  
C'était, en effet, le plus impressionnant des animaux exposés, avec une hure énorme, des défenses jaunes et recourbées.  
- Très bien, dit Farley.  
Il se cala dans son fauteuil et entama un récit qui le ramena vingt-cinq ans en arrière.



« A cette époque, je devais avoir trente-trois ou trente-quatre ans - votre mère n'était pas plus grande que vous et la région n'était pas aussi sûre que mainte-

nant. Farleytown ne comptait que sept ou huit maisons, plutôt des baraques et cette demeure que j'avais fait construire quelques années plus tôt était isolée dans une nature sauvage. Point de vergers et de jardins mais des forêts, des broussailles, des ravines. Beaucoup de gibier peuplait ces lieux et nous organisions des parties de chasse, tant pour la viande qu'elles nous procuraient que pour défendre les élevages que mes hommes et moi-même avions installés et qui attiraient les prédateurs.

En ce temps-là, justement, une harde de sangliers défonçait régulièrement nos clôtures et saccageait nos potagers. Nous avons décidé d'y mettre fin et j'organisai une grande battue. Nous étions cinq bons fusils et une quinzaine de mes journaliers formaient une équipe de rabatteurs qui devaient débusquer les bêtes et les amener à portée de nos armes. Le sanglier se chasse à l'affût. Tôt le matin, nous nous étions postés aux endroits les plus susceptibles de voir passer les bêtes. Nos rabatteurs étaient partis la veille et, après un grand détour avaient bivouaqué plus en amont. Quand l'aube pointa, ils se déployèrent en éventail et, munis de branchages, de cornes et de chaudrons, avancèrent en menant grand tapage afin d'effrayer les animaux.

Ils ratissèrent ainsi les quelques miles qui s'étendaient devant nos cinq postes d'observation. Installé sur un petit tertre, masqué par d'épais buissons, je dominais toute une zone de broussailles ainsi que quelques sentes naturelles qui descendaient le flanc d'une colline escarpée. Je commençais à m'engourdir quand, vers sept heures, des mouvements animèrent la végétation. Le tintamarre des rabatteurs me parvenait depuis un bon quart d'heure et s'amplifiait. Toute la faune du périmètre que nous avons délimité allait surgir d'un instant à l'autre dans une fuite éperdue. Effectivement, dans les minutes qui suivirent, j'assistai à un défilé de petits animaux qui dévalaient les sentes, affolés. Soudain, à ma gauche, j'entendis deux détonations qui roulèrent d'un versant à l'autre de la colline, prolongées par l'écho. Quelques secondes plus tard, il y eut encore un bref concert de coups de feu, puis ce fut le silence.

Je me relevai, un peu désappointé. Je n'avais pas choisi le bon endroit et la harde était passée plus près de mes compagnons. Je déchargeai mon fusil et les rejoignis rapidement. Ils avaient fait du bon travail. Trois gros sanglier, un mâle et deux femelles, ainsi que deux marcassins avaient été abattus. Aucune des bêtes adultes n'avait pu s'échapper.

Nous allumâmes un feu et fîmes chauffer du café. Nos rabatteurs n'allaient pas tarder à arriver et ils s'occuperaient du gibier. Ils furent bientôt là et admirèrent le tableau de chasse.

- Bravo ! apprécia le vieux Mat, vous les avez tous eus !

- Pas tous !

Un jeune homme de dix-huit ou vingt ans qui tenait encore un chaudron à la main était l'auteur de cette réplique.

- Qu'est-ce que tu dis, Finley ?

- Je dis qu'il y a un gros solitaire qui s'est échappé. C'est une bête énorme, ce

n'est pas la première fois que je la vois.

Je m'approchai de lui.

- Vous l'avez déjà aperçu, Stanton ?

- Oui, Monsieur Farley, dans la direction de Yellowspring. Il doit avoir une tanière dans les éboulis qui longent le ravin.

- Dans ce coin abrupt ? releva Matt. Ne confonds-tu pas sanglier et chamois ?

Les autres s'esclaffèrent.

- Pouvez-vous m'y conduire ? demandai-je à Stanton.

- Oui, Monsieur Farley.

J'attrapai mon fusil.

- Allons-y !

Nous nous mîmes en marche. L'endroit désigné par Stanton se situait à trois miles à peu près du lieu où la harde avait été abattue. Le jeune homme marchait devant moi avec l'expérience d'un vieux chasseur.

- Vous connaissez bien ces collines, Stanton ?

Il se retourna.

- J'y ai grandi.

- Quel âge avez-vous ?

- Dix-neuf ans, Monsieur.

Il ralentit et nous fîmes un bout de chemin côte à côte.

- Depuis combien de temps travaillez-vous pour moi ?

- Depuis bientôt cinq ans.

- Le vieux Matt m'a souvent dit qu'il était content de vous.

- Je fais mon boulot.

- On n'entend jamais parler de vous. Les autres jeunes du pays gaspillent leur paye à la taverne, font du tapage, se bagarrent. Vous pas.

Il eut un bref sourire.

- Je n'ai pas d'argent à dépenser.

- J'ai la réputation de bien payer mes hommes.

- C'est vrai.

- Donc vous faites des économies. Avez-vous des projets ?

Stanton ne répondit pas tout de suite.

- Je... je vis avec ma mère. Elle a besoin de moi.

Je me souvenais très bien de sa mère. Dix ans plus tôt, lorsque j'étais arrivé dans la vallée, elle possédait une maigre ferme qui la faisait vivoter, elle et le jeune Finley. Elle était veuve et trimait dur pour élever son fils. Je lui avais racheté sa terre une année où la sécheresse avait été particulièrement éprouvante et pendant laquelle la pauvre femme désespérait de l'avenir.

- Oui, je me souviens d'elle... une brave femme...

Il se racla la gorge. Il n'avait pas l'habitude de s'épancher.

- Je... je n'ai jamais eu l'occasion de vous remercier pour ce que vous avez fait pour nous.

Je m'étonnai.

- Je n'ai rien fait.

Stanton me regarda droit dans les yeux.

- Vous auriez pu nous donner une misère pour nos quelques arpents ou même nous exproprier. Vous étiez le plus fort. D'autres l'auraient fait. Ma mère m'a dit que vous lui aviez payé un bon prix et que vous lui aviez trouvé une petite maison. Elle vous a en grande estime, elle me le dit souvent...

- J'ai fait ce qu'aurait fait tout honnête homme. La réussite basée sur le vol est toujours éphémère. Tôt ou tard, on paie ses crimes. N'en parlons plus. Que pensez-vous de mon exploitation ?

- Elle est prospère. Elle fait vivre plus de cinquante familles. C'est un bien pour la vallée. Mais...

- Mais ?

- Les petits exploitants autour de vos propriétés ne peuvent rivaliser avec vous en matière de prix. Pourquoi ne pas acheter leurs productions ? Vous pourriez les revendre sans perte.

- Cela créerait un intermédiaire de plus pour eux. Ils vendraient encore moins cher.

- Mais ils vendraient tout. Actuellement, ils ont des difficultés pour trouver des débouchés sans brader leur marchandise.

- Qu'est-ce que cela me rapporterait ?

- Toute la production de la vallée passerait par vous. Vous auriez plus de poids vis-à-vis des acheteurs. Pour les autres exploitants, cela apporterait la sécurité.

- Ils n'accepteront jamais.

- Je suis persuadé qu'on peut les convaincre en leur montrant où est leur intérêt.

- Oui, peut-être... Regardez, nous arrivons au début du ravin.

Notre progression se fit plus difficile et nous nous tîmes, économisant notre souffle. La végétation se raréfia. Bientôt, nous atteignîmes la zone d'éboulis dont Stanton avait parlé.

- Il doit gîter par ici, dit-il.

Nous nous mîmes à battre le secteur de façon méthodique, examinant prudemment chaque fourré, chaque anfractuosité.

- Regardez, Stanton !

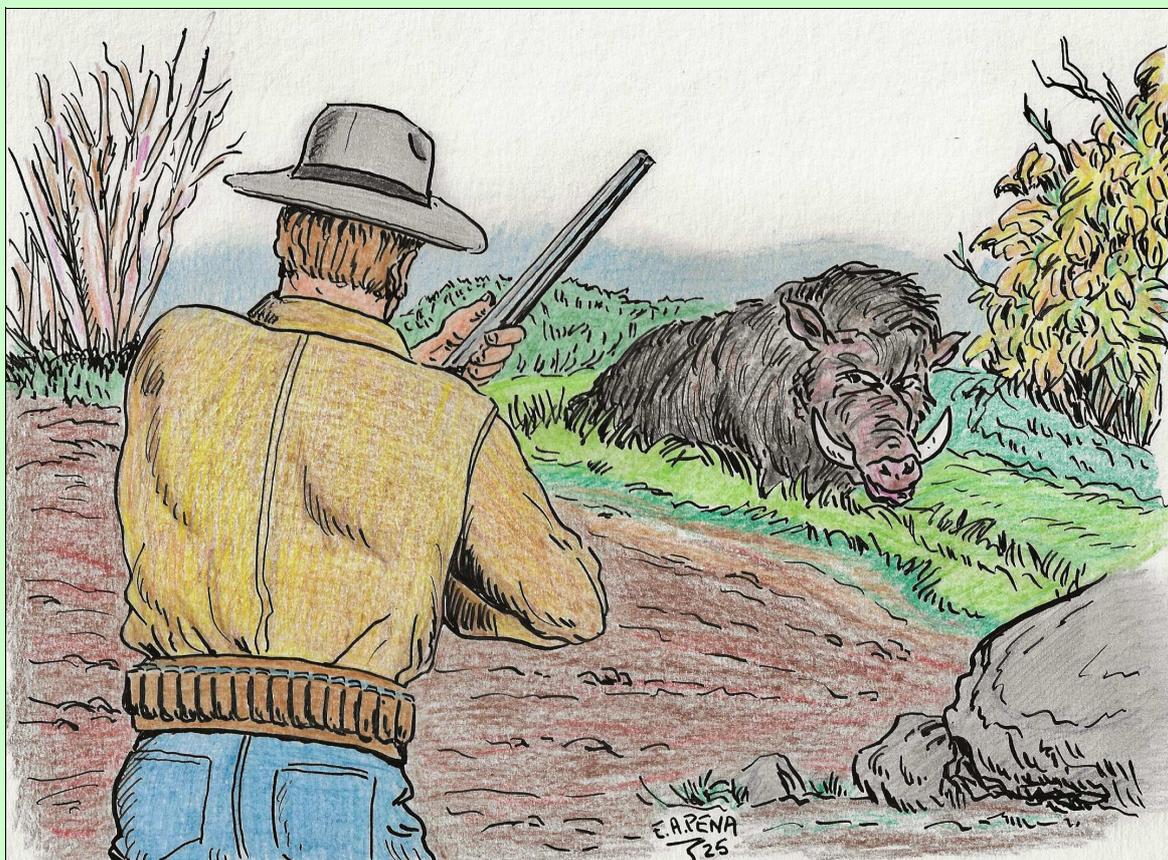
Dans un endroit moins caillouteux, je venais de remarquer que la terre avait été fraîchement retournée. Il s'agissait bien de traces de sanglier.

- Il n'est pas loin.

Nous poursuiv mes nos recherches pendant une bonne demi-heure. Soudain, en écartant des branchages, Stanton sursauta. Un grognement irrité venait de trahir la présence du solitaire. J'accourus au moment où l'animal se d busquait mais ne put tirer car Stanton était entre nous.

Le sanglier s'enfuit en grondant et nous nous jet mes   sa poursuite. Comme il passait dans un endroit découvert, je d chargeai mon arme sur lui mais ne pus l'atteindre. Les détonations nous assourdirent un instant; quand le silence fut compl tement rétabli, je pr tai l'oreille : il n'y avait aucun bruit de fuite. Tout

en ouvrant mon fusil, je scrutai les environs, essayant de déterminer quelle direction il avait prise et soudain l'énorme bête déboucha à quelques mètres de moi. Je me vis perdu. Mon arme était vide et je n'aurais pas le temps de la recharger. Stanton était resté un peu à l'écart, comme pétrifié.



Le solitaire s'arrêta tout-à-coup, sembla hésiter et se mit à grogner en labourant le sol de ses pattes. Lentement, sans faire de gestes brusques, je levai la main vers ma cartouchière, attrapai deux cartouches et les plaçai dans les canons. Le bruit sec du fusil que je refermai déclencha l'élan du sanglier. Rapidement, j'épaulai, visai aux boutoirs et, successivement, pressai les deux gâchettes. Atteint en plein cœur, l'animal fut stoppé net, foudroyé.

Je relevai mon arme et essuyai mon front baigné de sueur. Stanton s'approcha et, pendant un moment, nous contemplâmes l'énorme masse sombre, inerte.

- Joli coup de fusil mais j'ai eu peur pour vous.

- Je ne comprends pas pourquoi il n'a pas foncé. J'étais à sa merci. Enfin, je ne m'en plains pas... Il va falloir le ramener. On ne peut le laisser là, aux charognards.

- Je m'en charge.

- Prenez quelques hommes avec vous, cela ne sera pas facile.

Pour la deuxième fois de la matinée, je vis Stanton sourire.

- Oh, je m'en tirerai tout seul. Je viendrai avec une mule et un travois indien; ça ira...

- Comme vous voulez. Disposez de la viande comme il vous plaira... j'espère qu'elle ne sera pas trop dure...

- Merci.

- Gardez-moi la hure. C'est un beau spécimen. Je la ferai naturaliser.

Nous descendîmes dans la vallée. Comme nous la surplombions, j'aperçus les champs cultivés qui s'étagaient vers le sud.

- Stanton ?

- Oui, Monsieur Farley ?

- Votre idée de regrouper la production de la vallée ?

- Oui ?

- Vous y croyez vraiment ?

- J'y crois, oui.

- Lorsqu'on croit fermement à une idée, on est capable de la réaliser.

Stanton s'arrêta, me fixa de son regard clair.

- J'y crois fermement.

- Passez à mon bureau dès demain matin. »

Julius Farley émergea du passé où il s'était replongé pendant une demi-heure. Il se rendit compte qu'il avait raconté cet épisode de sa vie plus pour lui-même que pour ses petits-enfants.

- Vous voyez, ajouta-t-il, si le sanglier n'avait pas hésité, je ne serais pas là aujourd'hui. Vous ne m'auriez jamais connu.

Pendant toute la narration, Peter et David étaient restés suspendus à ses lèvres, sans jamais l'interrompre.

- Ce que tu racontes bien, Grand-Père, c'est comme dans les livres.

- C'est même mieux. Tu nous en racontes une autre ?

- Non, la prochaine fois. Il se fait tard. Courez à la cuisine et dites à Peggy de vous servir quelque chose de bon.

Les deux enfants se ruèrent vers le couloir et Farley se leva. Il appela :

- Esteban ! Esteban !

Le serviteur mexicain ne se fit pas attendre.

- Señor ?

- Esteban, fait seller Ardent. J'irai faire un tour dès que les enfants seront partis.

Raide sur sa selle, le Grand Julius sortit du haras et fit prendre à son magnifique étalon un petit trot. Il longea les bâtiments blancs et se retrouva dans les vergers. Il faisait encore chaud et il avait le temps de faire une bonne randonnée avant le crépuscule. Il piqua des talons et sa monture passa au galop. Bientôt il laissa derrière lui les arbres fruitiers et les jardins maraîchers et s'engagea sur un terrain aride. Il ralentit l'allure afin de laisser souffler Ardent.

Soudain, celui-ci s'arrêta net et se mit à trembler de tous ses membres. A deux mètres devant lui, un serpent venait de jaillir d'entre les pierres et se dressait en sifflant de colère. Farley essaya de détourner le cheval mais il était comme hypnotisé. Il eut beau tirer sur le mors, rien n'y fit. Alors il enfonça violemment

ses talons dans les flancs de l'animal. Ardent se cabra si brusquement que son cavalier, surpris, fut désarçonné. Farley heurta un rocher saillant. Ce fut comme un grand éclair qui éclatait dans sa tête puis il lui sembla sombrer dans un gouffre noir et sans fond en même temps que son corps se glaçait, se raidissait.

Soudain, il eut la sensation que son esprit se détachait de son corps et se mettait à flotter. C'était une impression bizarre mais pas désagréable. Il tournoya un moment dans l'éther puis se sentit irrésistiblement attiré vers une grande lumière chaude dans laquelle il se fonda. Brusquement, il eut la conviction qu'il se trouvait en présence d'autres êtres ou plutôt d'autres esprits. Il ne les distinguait pas mais il les percevait, il savait qu'ils étaient là. Il voulut s'exprimer, communiquer avec eux, il fit un effort de concentration et, tout-à-coup, on s'adressa à lui.

- Soit le bienvenu, Julius.

Il n'entendait pas la voix mais les mots se révélaient à lui. Sa propre pensée fut également perçue par son interlocuteur. C'était une interrogation où se mêlait crainte et curiosité.

- Êtes... êtes-vous ... Dieu ?

- Dieu est une invention des hommes, Julius. Tu es ici au royaume du repos éternel.

- Qui êtes-vous ?

- Ici, Julius, tout le monde se tutoie. Je m'appelle Grégor. Je suis chargé de t'initier à ton nouveau monde.

- Suis-je... suis-je bien mort ? Ceci est-il un rêve ?

- Tu es bien mort, Julius. Tu as cessé de vivre il y a quelques instants et ton âme - ou ton esprit, si tu préfères - a rejoint l'éther comme des milliards d'autres âmes. Nous n'avons pas de forme, nous n'occupons pas d'espace, notre seule manifestation est la pensée.

- Es-tu chargé d'accueillir tous les... tous les nouveaux arrivants ?

- Pendant un certain temps, oui. Tu en feras de même bientôt, avant de goûter au repos éternel.

- Moi aussi ? Mais..?

- Toi aussi, c'est la règle.

- La règle ? Il y a donc une règle. Par qui est-elle établie ?

- Par personne. Elle s'impose à tous parce qu'elle est naturelle. Ici, toutes les âmes sont égales, sur un même plan. Les sentiments n'existent pas, hormis celui du devoir. Nous ne savons pas ce qu'est la haine, l'amour, la colère, l'ambition, la déception... Seules quelques règles, simples et justes, naturelles, s'imposent à nous. Tu sauras bientôt, toi aussi, quels sont tes devoirs.

De son vivant, Julius n'avait jamais eu beaucoup de religion et il était plutôt du côté des sceptiques mais jamais il n'aurait imaginé l'au-delà de cette façon.

- Ainsi, Dieu n'existe pas ?

- Au sens où les hommes le conçoivent, non. Maintenant, tu peux appeler Dieu l'ensemble des quelques règles dont je viens de te parler. De toutes façons, les

notions de bien et de mal n'ont pas cours ici, comme dans le monde des vivants. Je veux dire qu'elles tombent d'elles-mêmes, naturellement, car elles n'ont plus de raison d'être. Les habitants de ces lieux n'ont qu'une chose à faire : goûter le repos éternel une fois qu'ils l'ont gagné.

- Qu'ils l'ont gagné ?

- Oui, Julius, et toi-même n'en est pas encore à ce stade. Car si Dieu n'existe pas au sens où l'entendent les hommes, il est quelque chose qu'ils ont très bien pressenti.

Julius fut repris par la crainte et la curiosité.

- Qu'est-ce ?

- Le jugement dernier.

- Vais-je être jugé ?

- Tu l'as déjà été. Ici rien ne s'ignore et la sentence s'impose d'elle-même.

- J'ai été un honnête homme. J'ai fait plus de bien que de mal. J'ai toujours essayé d'être juste et charitable.

- C'est vrai, Julius. La balance penche nettement vers le bien. Mais...

- Mais ?

- Il est une chose qui ne peut se pardonner sans pénitence : le meurtre.

- Le meurtre ?

- Tu n'as pas tué d'être humain, mais tu étais un chasseur impénitent. Tu as tué beaucoup d'animaux qui ne t'avaient rien fait. Quelques uns avaient causé des dégâts à tes biens, mais c'était uniquement pour survivre. Tu n'as donc tué que des innocents. Pour nous, hommes ou bêtes, c'est pareil. Tu dois donc expier cette faute, Julius.

- De quelle façon ?

- Tu retourneras parmi le monde des vivants.

- Comment ? Est-ce possible ?

- Parfaitement.

- Que devrai-je faire ?

- Tu le sauras lorsque tu y seras. A bientôt, Julius.

Peu à peu, Julius émergea de la brume cotonneuse où il semblait noyé. Avidement, il aspira l'air du matin qui lui brûla la gorge et les poumons. Il cligna des yeux sous la lumière vive. Le paysage tournoya et s'estompa. Il essaya de remuer les doigts mais ils étaient comme paralysés. Tout son corps, d'ailleurs, lui paraissait pris dans une gangue. Il s'ébroua, tenta de se lever mais n'y parvint pas. Pourtant, il sentait la vie revenir en lui. Il percevait ses muscles comme jamais auparavant. Il avait l'impression que, bientôt, il posséderait une force extraordinaire.

De nouveau, il ouvrit les yeux. Lentement, il s'accoutuma à la clarté. Il distingua du vert, des arbres, un gros rocher près de lui. Il était en pleine nature. Sa tête, lourde, retomba. Il entrevit un museau qui s'allongeait en avant de sa face, et des défenses recourbées. Il ferma les yeux, essaya de chasser cette vision de

son cerveau.

Quand Julius osa regarder, derechef, la hure était toujours là. Il se débattit. Ses forces étaient revenues et il réussit à se mettre sur ses pattes. L'horrible vérité se révéla dans toute son atrocité à son esprit affolé : Il était un animal. Il était revenu sur terre dans le corps d'une bête, d'un de ces sangliers qu'il avait tant chassés autrefois.

« C'est impossible ! se dit-il, c'est un cauchemar ! »

Il se mit à courir, gauchement d'abord, puis il fonça, secouant sa tête comme pour se débarrasser de sa nouvelle prison de chair et de sang.

« Je suis Julius Farley ! Je suis Julius Farley ! »

Il voulait crier mais seuls des grognements sortaient de sa gueule écumante. Il se jeta contre les rochers, laboura l'écorce des arbres de ses boutoirs, tant que sa hure fut ensanglantée. Finalement, il s'abattit, épuisé, désespéré.

« C'est là ma punition, se dit-il. Je la mérite, je dois l'accepter. »

Il resta prostré tout le matin, se répétant : « je dois expier ma faute, je dois accepter ce qui m'arrive. »

Julius avait un tempérament de vainqueur. Dans sa vie antérieure, il s'était rarement laissé abattre. Cette fois encore, malgré l'horreur de sa situation, il décida de lutter, d'essayer de s'adapter à sa nouvelle existence. Son estomac le tirailait. Il se mit à chercher, à flairer et finit par déterrer quelques racines comestibles que ses puissantes mâchoires n'eurent aucun mal à broyer. Puis il trouva, dans une anfractuosité de rocher, abrité par des broussailles, un repaire qui lui parut sûr. Il y élut domicile.

Deux jours plus tard, le Grand Julius Farley, celui qui avait été maître de la vallée, transformé en fauve redoutable, avili, errait tristement sur les collines rocailleuses qui dominaient son ancien royaume. Il s'accoutumait à sa condition mais ne s'y résignait pas facilement. Parfois de brusques fureurs le prenaient et il se lançait dans des courses folles à travers les branches basses, les rochers saillants qui le déchiraient, lacérant cruellement ses flancs. Il ne s'arrêtait, pantelant, que lorsque ses forces l'abandonnaient et qu'il ne pouvait que se répéter : « j'expie ma faute. »

Ce matin-là, pour la première fois, il aperçut un être humain. Il resta figé sur place. En même temps qu'il ressentait, d'instinct, cette méfiance qu'ont tous les animaux sauvages vis-à-vis de l'homme, il fut pris d'un sentiment de honte. Le premier moment de surprise passé, il détala donc, comme pris d'une folle panique et alla se terrer dans sa tanière. C'était là ce qui faisait tout le drame de la situation : il conservait de sa vie antérieure toutes ses facultés spirituelles ; en lui se mélangeaient les instincts de la bête et les sentiments de l'homme qu'il avait été. Sa lucidité était l'instrument de sa torture.

Le promeneur qu'il avait aperçu lui paraissait familier. En y réfléchissant, il se dit qu'il ressemblait à Finley Stanton. Pourtant son ancien régisseur devait avoir plus de quarante ans et celui qu'il avait fui était un tout jeune homme.

Peut-être Stanton avait-il un fils non avoué ? Cela était possible, après tout, pour un homme qui avait eu un certain succès auprès des femmes de la région et qui en avait encore à en croire les bonnes langues de Fraleytown. Julius pensa à sa fille, à ses petits-enfants. De grosses larmes roulèrent sur les soies dures de son museau.

Le lendemain, une étrange rumeur l'éveilla. Il dressa l'oreille. L'angoisse le prit. Bientôt la clameur se précisa, s'amplifia, envahit les collines. Le son des trompes, les cris, le tintamarre de récipients entrechoqués : aucun doute, une battue était organisée.

En Julius, la bête prit le dessus; il céda à la terreur et s'enfuit. Il galopa aveuglément, fonçant droit devant lui. Puis une image surgit dans son cerveau : les chasseurs embusqués, les fusils crachant le feu et la mort. Il s'arrêta. S'il continuait, il serait tué, il aurait peu de chances de passer entre les mailles du piège mortel tendu par les hommes. Il le savait trop bien, lui qui avait participé à tant de chasses.

Il lui fallut un énorme effort de volonté pour rebrousser chemin, vers le vacarme, vers les rabatteurs, et retourner dans sa tanière. Là, il se tapit et resta silencieux, attendant que l'orage passe. Plus tard, quand le calme fut revenu, il perçut dans le lointain plusieurs détonations. Il sut que la mort avait fauché quelques uns de ses congénères et il comprit toute l'horreur des massacres gratuits.

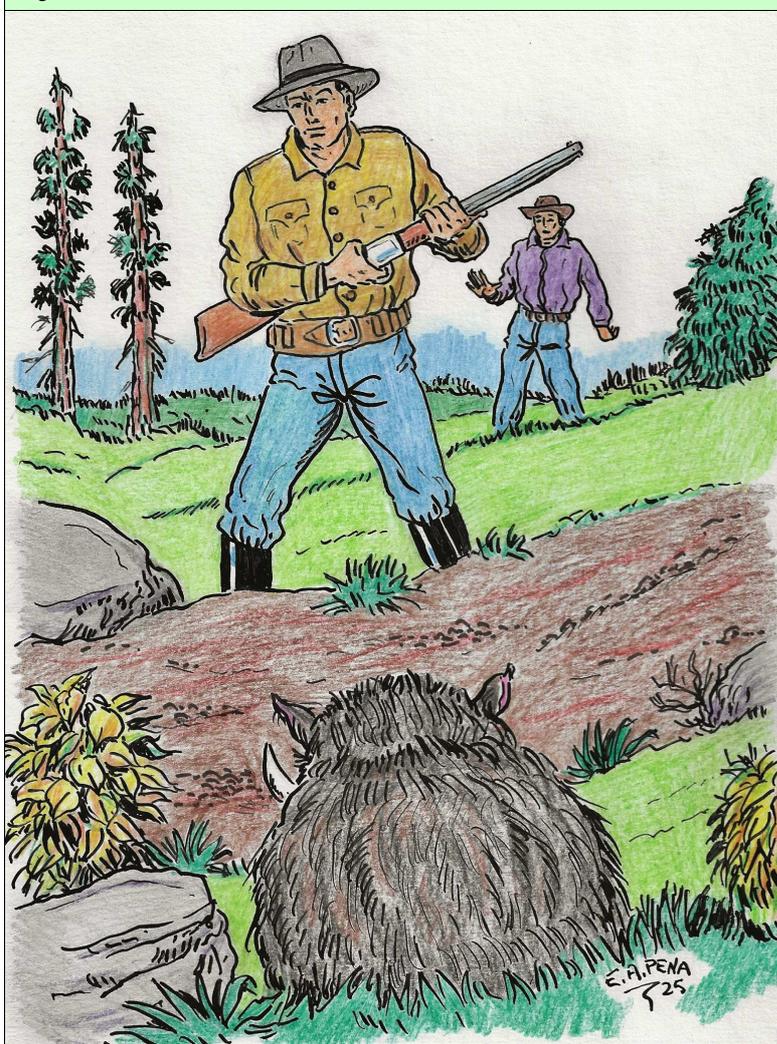
Deux heures plus tard, il fut de nouveau en alerte. Des bruits de bottes faisant rouler la pierraille, des voix s'interpellant, lui confirmèrent que des hommes revenaient dans ce coin isolé. Il décida de rester caché. Bientôt il les entendit mieux, ils étaient tout près. Ils ne parlaient plus mais il discernait nettement leurs halètements, le froissement des broussailles.

Soudain un bras plongea dans le fourré qui camouflait l'entrée de sa tanière, écartant les branchages. Découvert, Julius ne put que foncer pour tenter de s'échapper. Il vit vaguement un homme qui se rejetait en arrière, une main levée devant son visage. Il bondit en avant, se projeta de toute la puissance de ses muscles. Un deuxième homme accourait, armé d'un fusil. Julius dévala une espèce de caillebotis. Au moment où il atteignait une sente protégée, deux coups de feu claquèrent; il sentit les chevrotines brûler les soies de son échine. Malgré sa peur, il comprit que sa seule chance était de contre-attaquer. En effet, un seul homme était armé et il venait de décharger son fusil. C'était l'occasion inespérée. S'il ne l'affrontait pas maintenant, le chasseur finirait bien par le traquer et l'abattre. Il fallait le charger avant qu'il ne fût de nouveau prêt à tirer. Il fit brusquement volte-face, se débusqua et s'arrêta net, stupéfait. De ses petits yeux perçants, il fixait... Julius Farley. Il se voyait lui-même, tel qu'il était vingt-cinq ans plus tôt. Finley Stanton, adolescent, était figé quelques pas en arrière.

« C'est impossible, c'est impossible ! » se répéta-t-il.

Soudain, il comprit tout le sens, toute la portée de sa pénitence. On l'avait renvoyé parmi les vivants non pas à l'époque où il était mort mais vingt-cinq ans plus tôt et dans la peau de ce sanglier qu'il avait chassé et tué. Il était face à face avec lui-même, il était lui-même l'arme de son destin. Il sut qu'il allait mourir, une deuxième fois. Il sut qu'il connaîtrait jusqu'au bout le sort que, dans son existence antérieure, il avait infligé aux animaux qu'il avait abattus. Il mourrait de sa propre main; ce serait un suicide, en quelque sorte. Une partie de lui allait tuer l'autre partie, sans le savoir.

Tandis que toutes ces réflexions se bousculaient dans la tête de la pauvre bête atterrée, Julius, l'humain, avait engagé deux cartouches dans les canons de son fusil. L'arme fut refermée avec un bruit sec. Julius, le sanglier, instinctivement, fonça en grondant. C'était l'affrontement suprême. Les deux parties allaient se rejoindre dans la mort.



Le choc des chevrotines le stoppa net, comme s'il avait rencontré un mur. Une grande brûlure traversa son poitrail. Son corps énorme, mû une seconde auparavant par une force prodigieuse, n'eut même pas un soubresaut.

Cependant, il ne mourut pas immédiatement. Tandis que sa vie s'en allait peu à peu, comme un eau qui suinte, irrémédiablement, il entendit les deux hommes échanger quelques paroles. Il aurait voulu relever sa hure, gronder une dernière fois; il était sans forces. Deux heures plus tard, il était à la toute dernière extrémité. Dans un brouillard, il vit Stanton arriver avec un cheval et un traiois. Le jeune homme se mouvait

bizarrement, comme s'il avait été derrière une vitre opaque et, parfois, il sortait de son champ de vision sans qu'il puisse le suivre. Enfin, le futur régisseur de Golden Trees, son futur - ou bien était-ce son ex ? - bras droit s'approcha. Julius le distingua plus nettement. Il le vit s'accroupir, ramasser quelque chose de brillant, l'examiner longuement et le fourrer dans sa poche.

Lorsque Stanton l'agrippa par les pattes et, d'une brusque secousse, le tira vers le travail, tout chavira et il plongea dans le néant.

« Ainsi ce n'était qu'un cauchemar ! Rien qu'un cauchemar ..! »

La tête bandée de Julius Farley roula sur l'oreiller blanc. Jennifer lui adressa un petit sourire. Elle avait les traits tirés et de larges cernes sous ses yeux n'arrivaient pas à l'enlaidir. Elle avait veillé sans presque prendre de repos.

Quand il avait ouvert les yeux, revenant du néant, la première chose qu'il avait discernée était la face couperosée du Docteur Mac Moy, son ami de longue date.

- Eh bien, Julius, lui avait-il murmuré quelques heures plus tard, lorsqu'il avait acquis la certitude que son ami était tout à fait hors de danger et en état de comprendre, eh bien, vous nous avez donné une sacrée frousse. Mais je savais bien que vous aviez la tête dure. Vous avez été dans le coma près de quatre jours.

Julius Farley était d'une solide constitution. Quelques jours plus tard, il était sur pied quoi que s'appuyant sur une canne car il était sujet à de fréquents vertiges. Cependant son accident l'avait changé. Lui qui déjà n'était pas très expansif par le passé, s'était encore plus refermé sur lui-même. Il semblait retourner sans arrêt un grave problème. En fait, il ne cessait de s'interroger :

« Était-ce bien un cauchemar ? »

Il passait de longs moments à méditer, dans son salon, devant la hure empaillée. Son expérience dans la peau d'un sanglier lui paraissait trop réelle, le souvenir en était trop vivace pour qu'il s'agisse de simples divagations oniriques. La chasse - cette chasse à laquelle il avait participé deux fois - restait gravée dans son esprit avec tous ses détails, avec son incroyable fin, cet hallucinant affrontement avec lui-même. C'était autrement marquant qu'un rêve. Et, surtout, il revoyait Stanton ramassant un objet brillant... un objet qu'il avait tant et tant cherché vingt-cinq ans auparavant.

Un jour, n'y tenant plus, il se rendit chez son régisseur. Stanton, en bras de chemise, graissait un fusil démonté.

- Belle arme, apprécia Julius.

- Je ne m'en sers plus guère, assura Stanton, mais je l'entretiens régulièrement.

- Vous ne chassez plus ?

- Il y a bien longtemps que je n'ai plus chassé. Je n'ai jamais été un grand amateur de ce genre de divertissement.

- J'en suis heureux, Stanton, car j'ai l'intention d'interdire la chasse dans tout le domaine.

- Vous comptez vous la réserver ?

- Non. Personne ne chassera plus sur mes terres. Pas même moi.

- Je croyais que c'était votre passe-temps favori.

- C'était, vous l'avez dit fort justement, ça ne l'est plus.

Pendant un quart d'heure les deux hommes parlèrent de choses et d'autres.

Soudain, Farley se cassa en deux, pris d'une vive douleur au côté. Stanton se précipita.

- Est-ce... est-ce que ça va ?

- Oui, ça va aller, je ne sais ce que c'est...

- Installez-vous sur ce fauteuil.

Quelques secondes plus tard, Julius grimaça sous l'effet d'une nouvelle attaque.

- Voulez-vous que je vous accompagne ou que j'appelle le Docteur Mac Moy, proposa Stanton.

- Non... ou plutôt oui, appelez Mac Moy, s'il vous plaît.

Le régisseur sortit en coup de vent. Dès qu'il eut disparu, Farley se leva promptement et se mit en devoir de fouiller la maison. Il lui fallait faire vite. Il inspecta rapidement les tiroirs du bureau puis passa dans la chambre. Dans une commode, il découvrit un petit coffret. A l'intérieur, parmi quelques objets de valeur, il trouva ce qu'il cherchait : un petit médaillon dans lequel était enchâssé le portrait d'une jeune femme. Avec émotion, il détailla pendant un long moment le joli visage puis dut s'arracher à sa contemplation. Il fourra le médaillon dans sa poche, remit tout en place et revint dans le bureau.

Il était temps. Stanton arrivait, le docteur sur ses talons. Ils entrèrent en trombe et trouvèrent Julius debout, souriant.

- Eh bien ? s'enquit Mac Moy, essoufflé, la barbiche tremblotante.

- Je suis désolé, Gerald, je vais tout à fait bien maintenant. Je ne sais ce qui m'a pris, tout à l'heure...

Le docteur posa sa trousse.

- Je vais vous examiner.

- Non, non, Gerald. Je passerai à votre cabinet dans l'après-midi. J'ai quelque chose d'important à dire à Stanton. Excusez-moi de vous avoir dérangé pour rien...

- Vous êtes sûr que ça va bien ? insista Mac Moy.

- Tout à fait sûr, merci. Et encore toutes mes excuses... A cet après-midi.

Le médecin sortit à regret, lançant :

- Je vous attends cet après-midi, n'oubliez pas, Julius.

Quand ils furent seuls, Stanton demanda :

- Ce que vous avez à me dire est-il si important ? Nous pourrions remettre notre entretien à plus tard. Je préférerais vous savoir chez vous, à vous reposer...

- Merci pour votre obligeance, Stanton, mais je vais tout à fait bien.

Farley observa un moment de silence puis lâcha :

- En fait, je n'ai ressenti aucune douleur.

Stanton haussa les sourcils en signe d'étonnement. Julius poursuivit :

- J'ai... j'ai abusé de votre sollicitude... J'ai monté ce petit stratagème pour commettre... comment dire ..? une indécatesse...

- Une indécatesse, vous ?

- Il le fallait. Il fallait que je retrouve ceci.

Farley sortit de sa poche le médaillon et le posa sur le bureau. Une pâleur mortelle envahit le visage du régisseur. Comme il ne disait rien, Farley ajouta :

- Vous saviez que je tenais à ce portrait, Stanton... Je l'ai fait rechercher par tout mon personnel, il y a vingt-cinq ans. Pourquoi ne pas m'avoir dit que vous l'aviez trouvé ?

Stanton arpenta la pièce, tête basse; ses mains jouaient nerveusement avec un trousseau de clefs. Soudain, il s'arrêta, se racla la gorge.

- Je... eh bien, je... je voulais vous le rendre mais je ne m'y suis pas décidé tout de suite. Je ne sais pourquoi... Et puis le temps a passé et je ne trouvais jamais une occasion de vous en parler...

- Vous pouviez à n'importe quel moment me dire que vous veniez juste de le trouver.

- C'est vrai, mais je répugnais à vous mentir.

Farley examina pensivement le médaillon. Le portrait de Vivien, son épouse, ne correspondait pas tout à fait à l'idée qu'il en avait gardée. Il demanda à brûle-pourpoint :

- Vous l'aimiez ?

Stanton le regarda droit dans les yeux.

- Au début, oui.

- Elle avait neuf ans de plus que vous.

- Elle n'avait que vingt huit ans. Elle... elle était si belle.

Stanton s'affala dans un fauteuil; il paraissait las.

- Personne n'a jamais rien su de mes sentiments, elle moins que quiconque. Je n'ai jamais rien dit ou fait qui puisse porter atteinte à votre honneur, Monsieur Farley.

- Je n'en doute pas. Je vous estime, Stanton, et je sais que vous le méritez.

- Par la suite, j'ai réalisé ce que cette passion avait de folie. C'était un amour de jeunesse. Mais j'ai gardé ce médaillon trop longtemps, j'avais peur, en vous le rendant, de perdre contenance, de me trahir...

- Est-ce à cause de... de cette passion, que vous ne vous êtes jamais marié ?

- Peut-être, je ne sais pas...

Farley regarda par la fenêtre. De l'autre côté de la rue, il aperçut Jennifer sortant de chez Suzie Brentham, la modiste. Comme elle ressemblait à sa mère ! La blessure en lui ne se refermerait jamais.

- C'était une femme admirable, Stanton. Elle nous a quittés trop tôt.

- Oui... J'imagine la douleur que vous avez dû éprouver...

Farley soupira, empocha le médaillon et se dirigea vers la porte. Stanton se leva vivement.

- Qu'allez-vous faire ?

- A quel propos ?

- Eh bien, je ne sais pas... après ce qui s'est passé...

- Aucun de vos actes, aucune de vos paroles ne m'a jamais porté tort. Je ne peux pas vous en vouloir pour vos sentiments. Tout cela est du passé...

- Vous pourriez penser que... que j'ai volé le médaillon.
- Ne dites pas de bêtises, Stanton. Venez me voir, demain. Cela fait plus d'une semaine que je ne me suis plus occupé de mes affaires. Nous ferons le point. Comme Farley ouvrait la porte, Stanton le retint.
- Encore un mot, s'il vous plaît ?
- Oui ?
- Comment avez-vous su que j'avais le médaillon ? J'étais seul quand je l'ai trouvé et je n'en ai jamais parlé à personne.
- Un rêve, Stanton, un rêve. On appelle prémonitoires les rêves qui révèlent l'avenir. Y a-t-il un mot pour qualifier ceux qui dévoilent le passé ?
- Je ne sais pas.
- Disons un rêve prémonitoire à rebours... Au revoir, Stanton.
- Au revoir, Monsieur.

Julius Farley rentra à Golden Trees après s'être fait ausculter par le Docteur Mac Moy qui ne put déceler l'origine de ses douleurs. La nuit commençait à tomber. Peggy était sortie et Esteban lui prépara une tortilla et une salade de piments auxquelles il toucha à peine. Le domestique gagna les communs et Farley passa dans le salon. Il s'approcha de la hure et la caressa. Puis il s'installa dans l'un des grands fauteuils de cuir.

C'est là qu'on le trouva, au petit matin, sans vie, serrant dans sa main le médaillon retrouvé avec, sur ses traits figés à jamais, une expression de grande sérénité.

FIN

